

REVUE DE PRESSE 2025

WONNANGATTA
ANGUS CERINI / JACQUES VINCEY
Compagnie Sirènes



SOMMAIRE

Presse écrite

LA TERRASSE, Anaïs Heluin, mai 2025.....	p.04
THÉÂTRAL MAGAZINE, François Varlin, mai-juin 2025.....	p.05
TÉLÉRAMA, Fabienne Pascaud, 21/05/2025.....	p.06

Web

LE POINT, Baudouin Eschapasse, 08/05/2025.....	p.08
FRICTIONS, Jean-Pierre Han, 10/05/2025.....	p.09
SCENEWEB, la rédaction, 12/05/2025.....	p.11
LATERRASSE, Catherine Robert, 13/05/2025.....	p.13
L'ŒILD'OLIVIER, Sarah Fournier, 14/05/2025.....	p.14
FOUD'ART, Frédéric Bonfils, 14/05/2025.....	p.16
MARIANNE, Armelle Hélot, 15/05/2025.....	p.18
NAJA21, Véronique Giraud, 15/05/2025.....	p.20
UNFAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE, Sylvie Boursier, 16/05/2025.....	p.21
SNES, Micheline Rousselet, 16/05/2025.....	p.23
DELACOURAUJARDIN, Yves Poey, 18/05/2025.....	p.24
M, LASCÈNE, Marie-Laure Barbaud, 18/05/2025.....	p.27
JOSHKA SCHIDLOW, 18/05/2025.....	p.30
CHANTIERS DE CULTURE, Mireille Davidovici, 19/05/2025.....	p.31
ARTS-CHIPELS, Sarah Franck, 19/05/2025.....	p.35
PIANOPANIER, Marie-Hélène Guérin, 20/05/2025.....	p.39
LIBÉRATION, Anne Diatkine, 20/05/2025.....	p.43
LIBÉRATION, sélection de la rédaction, 21/05/2025.....	p.45
HOTTELLO, Véronique Hotte, 21/05/2025.....	p.46
L'OURS, André Robert, 24/05/2025.....	p.48
L'HUMANITÉ, Jean-Pierre Léonardini, 25/05/2025.....	p.49

PRESSE ÉCRITE



« Jacques Vincey monte « Wonnangatta », un texte d'Angus Cerini à la singularité peu commune » par Anaïs Heluin, mai 2025

Entretien / Jacques Vincey

Wonnangatta

LES PLATEAUX SAUVAGES / TEXTE ANGUS CERINI / MISE EN SCÈNE JACQUES VINCEY

Entre le western, le polar et la poésie épique, mâtinée aussi d'absurde, la pièce *Wonnangatta* de l'Australien Angus Cerini est d'une singularité peu commune. Jacques Vincey qui la met en scène y voit un formidable terrain de jeu et d'invention.

Nous découvrons en France l'écriture d'Angus Cerini avec *L'Arbre à sang* mis en scène par Tommy Milliot en 2023. Retrouve-t-on dans *Wonnangatta* la langue très particulière, rurale autant que poétique, de la pièce précédente ?

Jacques Vincey : *Wonnangatta* présente en effet la même écriture très musicale, très rythmique qui m'avait tant plu dans *L'Arbre à sang*. Toutes les deux magnifiquement traduites en français par Dominique Hollier, ces pièces déploient une langue qui inclut le corps avec une profondeur et une subtilité peu courantes. Les deux textes sont aussi traversés par des thèmes similaires. Par exemple, ils questionnent tous les deux la masculinité. Dans le premier, trois femmes tuent l'homme de la maison, tandis que dans le deuxième nous avons deux hommes qui, confrontés à un meurtre, décident de partir en quête de vérité.

Cette vérité est ancrée dans une réalité fort éloignée de la nôtre, celle du bush australien. Quel effet cela produit-il selon vous sur un spectateur français ?

J.V. : Si pour un Australien la pièce fait référence à un contexte d'autant plus précis qu'elle s'inspire du crime non élucidé le plus célèbre du pays, elle a pour un Français une dimension plus universelle. Cela va à vrai dire de soi, la pièce étant aussi métaphysique que concrète, notamment dans son traitement de la Nature à laquelle se confrontent les deux protagonistes dans leur recherche.

« Les acteurs doivent pouvoir incarner l'idée d'une invention au fil de la parole. »

Vous confiez l'interprétation des deux protagonistes, Harry et Riggall, à Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter. Quelles qualités d'acteur sont selon vous nécessaires pour aborder cette langue singulière ?

J.V. : Les mots d'Angus Cerini étant à l'origine d'absolument tout ce qui se produit dans la pièce, les acteurs doivent pouvoir incarner l'idée d'une invention au fil de la parole. Notre travail à tous sur cette pièce consiste à la faire entendre sans parti-pris formel qui viendrait résoudre les questions multiples, le grand



© Julien Febre / Agence MYOP

trouble dans lequel nous plongeant Harry et Riggall. Je voulais aussi que les personnes qui jouent leurs rôles aient une vraie complicité d'acteurs, afin de faire exister le plus intensément possible ce formidable duo de théâtre. Il y a en lui un absurde qui peut faire penser à celui de Vladimir et Estragon dans *En attendant Godot*.

Ce duo étrange, dont vous dites à juste titre qu'en plus d'évoquer Beckett il porte une violence qui peut faire penser à celle de Faulkner ou de Cormac McCarthy, est confronté à une Nature particulièrement rude et capricieuse. Comment la convoquez-vous au plateau ?

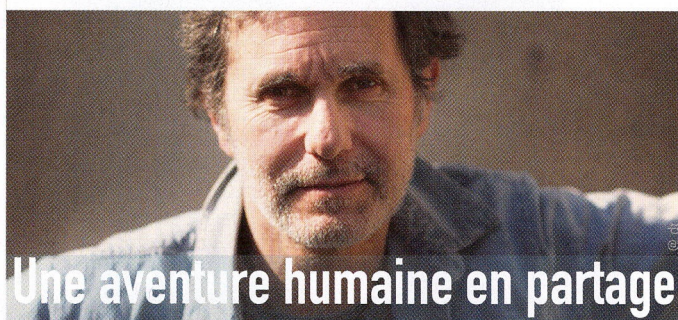
J.V. : Il a très vite été clair pour moi au contact du texte que la scénographie du spectacle devait être à la fois un terrain de jeu pour les acteurs et une surface de projection pour les spectateurs. Il ne s'agit donc pas de représenter la Nature, mais de créer un espace à la fois organique et minimaliste qui la suggère. Je travaille pour cela avec Caty Olive, qui réalise aussi les lumières du spectacle, très importantes dans l'évolution de la pièce depuis une atmosphère quotidienne vers une étrangeté totale.

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Les Plateaux Sauvages, 5 rue des Plâtrières, 75020 Paris. Du 12 au 24 mai 2025, du lundi au vendredi à 19h, samedi à 16h30 et 20h. Tel : 01 83 75 55 70. Durée : 1h30.

Serge Hazanavicius

C'est un trio de copains depuis 30 ans, mais jamais un projet de théâtre ne les avait réunis. Les comédiens Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter, sous la direction de Jacques Vincey, vont donc jouer *Wonnangatta*, la pièce d'Angus Cerini aux Plateaux Sauvages du 12 au 24 mai. Un texte jamais été monté en France et qui, au dire de Serge Hazanavicius, est beaucoup plus qu'un simple thriller sur un double meurtre en Australie...



Une aventure humaine en partage

Théâtral magazine : *Wonnangatta* est-elle une pièce à plusieurs visages ?

Serge Hazanavicius : Il y a une dimension thriller, une dimension poétique, un rapport fort à la nature. L'auteur est d'abord un poète. A la première lecture on sent du Shakespeare, du John Ford, du Beckett... C'est un voyage en Australie, dans le bush, une histoire de deux hommes qui partent à l'aventure. Pour moi le fond de ce spectacle est une aventure humaine. C'est "inévitablement du théâtre" nous a dit notre metteur en scène Jacques Vincey. Il y a du face public, du dialogue, des choses plus intérieures, beaucoup de modes d'expression théâtraux autour de

ce grand fait divers australien qui n'a jamais été élucidé. La pièce est très structurée, très dialoguée comme un ping-pong, avec aussi une rupture du 4e mur. Il y a deux moments très lyriques également. L'originalité de la pièce est plus formelle que structurelle.

Pourquoi considérez-vous que cette pièce dépasse le simple fait divers ?

Il y a une dimension métaphysique à la pièce. Quelque chose qu'en montant sur le plateau j'ai envie de partager. Est-ce une pensée ? Est-ce de l'ordre de l'émotionnel ? C'est d'abord et avant tout cette amitié que la pièce propose, cette intimité que l'on peut créer au sein de l'amitié

et ce que ça apporte de le partager avec les gens. Il y a un truc sur le partage, l'aventure, la beauté du monde.

La résolution de ce meurtre devient-elle accessoire ?

Oui, comme dans *Hamlet*, où l'important n'est peut-être pas de savoir qui a commis le meurtre du père ; l'essentiel est surtout dans l'humanité. Il y a un moyen de partager une vraie humanité. **En regardant notre monde actuel j'ai envie de me réconcilier et de mettre de la réconciliation en tout.** Ces deux personnages aux caractères très différents qui vont au bout d'une aventure sont un beau partage.

Ressentez-vous l'envie de développer davantage un aspect de la pièce pour offrir un message ?

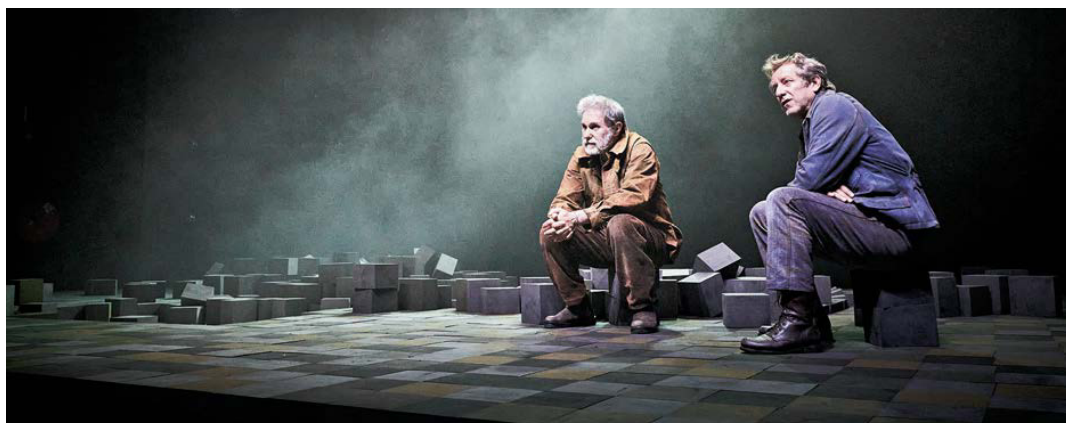
Pour moi le jeu c'est du plaisir. Monter sur un plateau est un plaisir. Le partage se situe ici. Inévitablement, avec Vincent Winterhalter nous apportons une intimité, une profondeur et une vraie légèreté. On ne sait pas à l'avance qui sera touché. Un spectacle est d'abord un échange d'intimité. Quand on monte un spectacle on peut être surpris de ce que l'on suscite et de l'endroit où on touche les gens. Ici, c'est une épopée, un vrai voyage, comme dans une pièce de Shakespeare lorsqu'elle est réussie.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *Wonnangatta*, de Angus Cerini, mise en scène Jacques Vincey, avec Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter. Les Plateaux Sauvages, 5 rue des Plâtrières 75020 Paris, 01 83 75 55 70, du 12 au 24/05

« “Wonnangatta”, de Jacques Vincey : un épique western théâtral dans le bush australien, TT » par Fabienne Pascaud, 21 mai 2025

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Deux hommes en quête d'un assassin mais aussi d'eux-mêmes, dans ce thriller poétique.

Wonnangatta
Drame
Angus Cerini

TT
| 1h30
| Traduction
Dominique Hollier,
mise en scène
Jacques Vincey
| Jusqu'au 24 mai,
Les Plateaux
sauvages,
Paris 20^e,
tél. : 01 83 75 55 70.

De Don Quichotte et Sancho Panza (Cervantes) à Dom Juan et Sganarelle (Molière), de Sherlock et Watson (Conan Doyle) à Vladimir et Estragon (Beckett), les duos d'hommes nourrissent encore bien davantage la littérature et l'imaginaire que ceux de femmes. Pas de quoi vraiment s'étonner... Et il se pourrait bien que Harry et Riggall viennent enrichir le catalogue, nouveaux héros paumés et hallucinés, tragiques et métaphysiques, du dramaturge et performeur australien Angus Cerini. À la recherche du meurtrier de leur ami Jim, mystérieusement et sauvagement assassiné, ils caracolent en effet impitoyablement sur leurs montures au tréfonds d'une nature hostile et âpre, tout près de Wonnangatta, la bourgade au cœur du bush qui a donné son nom à la pièce (2020). C'est la dernière œuvre de Cerini. Qui possède une vraie langue de théâtre. Hachée, concise, rugueuse, avec des dialogues brefs et coupants qui flirtent avec le lyrisme poétique comme l'épouvante des contes gore, tout en lorgnant sur la légende et le mythe.

De lui on connaissait *L'Arbre à sang* monté par Tommy Milliot en 2023, déjà aux Plateaux sauvages. Un père et mari harceleur y était massacré par sa femme et ses deux filles dans une ferme isolée d'Australie. Comment cacher son corps ? *Wonnangatta* pose au contraire d'emblée la question inverse : où est le corps de Jim, disparu depuis un mois ? Son cadavre surgira au bord de la rivière, enterré jusqu'au cou, la tête dévorée par son chien. Ce meurtre, authentique, est célèbre en Australie, où il s'est déroulé en 1917. Rien n'a jamais été élucidé.

Via son langage brutal et rythmé, parfois onirique, et ses mots qui cinglent l'espace nu, choisis pour leurs sonorités autant que pour leur sens, Angus Cerini métamorphose le fait divers en western épique. Il n'est pas si loin de la sauvagerie d'un Cormac McCarthy, accentuée encore par la mise en scène paradoxalement dépouillée à l'extrême, noire sur noire, de Jacques Vincey. Seules éclairent le plateau des bandes de néons blancs qui descendent et montent, parfois se décrochent, se dispersent – à l'image de la nature hostile balayée par le vent, la neige et la pluie, que traversent Riggall (interprété par Serge Hazanavicius) et Harry (Vincent Winterhalter). Ils disent se cogner au paysage, fouiller ses entrailles. Et la scène soudain se révèle constituée de cubes que les deux hommes enlèvent pour mieux explorer les abîmes. Pourtant le réel n'existe ici que par la parole qui le nomme, le gueule, l'injure ou le prie. Unique arme aussi pour survivre, dépasser la barbarie. Parler. Faire théâtre.

Très vite, la chasse à l'homme devient quête initiatique. Les deux larons s'y complètent à merveille, superbement campés par les comédiens. Harry, le fonceur sans état d'âme, désireux de venger Jim par n'importe quel moyen ; Riggall, le froussard naïf. Ils s'imaginent connaître l'assassin et détenir les clés d'un mystère qui sans fin se dérobe. Car la nature reste toute-puissante dans ce thriller théâtral dont elle est le personnage essentiel. Comme rarement dans notre théâtre occidental. Porteuse d'apocalypse et de présence invisible, elle pousse

hors d'eux-mêmes Harry et Riggall, à l'image de l'antique destin des tragiques grecs. À l'heure où les hommes ont saccagé le vivant, c'est elle maintenant qui les invite à se dépasser jusqu'au bout de leur lucidité, de leur courage. Ou de leur folie. « Ooouuuuhh, Ooouuuuhh » sont les derniers mots, indéchiffrables, de Riggall et Harry. Nouveau duo d'un nouvel enfer théâtral. > Fabienne Pascaud

WEB
WEB



« Théâtre : quel spectacle réserver (ou éviter) au mois de mai ? » par Baudouin Eschapasse, 8 mai 2025

Théâtre : quel spectacle réserver (ou éviter) au mois de mai ?

SÉLECTION. « Le Point » vous fait part de ses coups de cœur au théâtre. Ce mois-ci, il plane dans l'air un parfum de western, une odeur de tabac froid et un relent d'antisémitisme.

• « Wonnangatta » ★★★★★

Jacques Vincey est de ces hommes de théâtre qui proposent aux spectateurs des expériences fortes. C'est la raison pour laquelle on attend chacune de ses créations avec fébrilité. De ce point de vue, le cru 2025 ne nous déçoit pas. En mettant en scène, ce mois-ci, un texte ambitieux du dramaturge australien Angus Cerini, il nous prouve, une fois de plus, que le spectacle vivant est bien plus qu'un simple divertissement.

À lire aussi : « Le western est à Hollywood ce que le drame antique est au théâtre »

La pièce que Jacques Vincey nous propose de découvrir, aux Plateaux sauvages, a les faux airs d'un western. L'intrigue se fonde sur une histoire vraie. En 1917, à Wonnangatta, petite localité isolée, située au cœur de l'Australie et peuplée de féroces chiens sauvages, un éleveur de mouton, Jim Barclay, s'est mystérieusement volatilisé.

L'un de ses amis, Harry, qui lui apporte une fois par mois son courrier, et l'un de ses camarades, cow-boy de son état, tentent de résoudre le mystère de cette disparition. Leurs soupçons se portent vite sur le garçon de ferme qui travaillait avec Jim. Les deux hommes se mettent en chasse de ce Bamford dont la fuite est pour le moins suspecte.

Tout le talent de Jacques Vincey est de donner à voir, sur scène, la longue chevauchée des deux hommes dans un environnement aussi majestueux qu'hostile. Sans aucun décor, avec un minimum d'accessoires, l'équipée sauvage des deux cavaliers (sommets Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter) va vite se transformer en voyage initiatique. Le thriller prenant alors la dimension d'une quête métaphysique.

** Aux Plateaux sauvages, du 12 au 24 mai.*

« L'air irrespirable du bush australien »
par Jean-Pierre Han, 10 mai 2025

L'AIR IRRESPIRABLE DU BUSH AUSTRALIEN

Wonnangatta d'Angus Cerini traduit par Dominique Hollier. Mise en scène de Jacques Vincey. Les Plateaux sauvages du 12 au 24 mai à 19 heures, samedi à 16 h 30. Tél. : 01 83 75 55 70.



Auteur mais aussi performer et directeur d'une compagnie théâtrale, le Doubletap, l'australien Angus Cerini, qui a travaillé la danse dans son enfance et son adolescence, connaît donc le théâtre et ses planches sous toutes leurs formes. C'est sans doute cette connaissance qui frappe d'emblée à la lecture et à la vision de sa dernière pièce écrite en 2020 et mise en scène depuis avec succès dans son pays. Les répliques – leur écriture, leur agencement – des deux protagonistes de *Wonnangatta* sont brèves, sans gras, coupées au couteau ; elles disent tout, l'essentiel uniquement. Le prodige c'est qu'Angus Cerini parvient à tout expliquer dans ses dialogues sans avoir recours à la moindre explication, à la moindre didascalie ; les dialogues assument tout, comportent tout, dans une langue ramenée à sa plus simple et percutante expression.

Ils sont donc deux dans l'immensité abstraite de l'espace à tenter de savoir ce qu'est devenu le troisième larron, un ami, vivant seul dans sa ferme, « à deux grosses journées à cheval » de toute esquisse de civilisation. Mais le fameux Jim Barclay est parti en laissant sur sa porte, griffonné à la craie, « Serai là ce soir ». Sauf, comme le précise Harry qui lui apporte son courrier tous les mois : « Un mois et deux jours de passés et on en est là. »... La mécanique est enclenchée, elle l'est, à vrai dire, dès la première parole énoncée. Plus loin, « Rigall : Rien d'autre qu'à l'air bizarre ? Harry : Tout a l'air bien, sauf qu'y pas de Jim. Rigall : Alors c'est qu'y a quelque chose. Harry : Y a quelque chose. » On est pris dans les rets des mots, sans échappatoire possible. Le jeu à deux va se poursuivre – Vladimir et Estragon du bush australien ? – pour les mener, de fausse piste en vraie découverte macabre, ou l'inverse, d'assassinat en assassinat. Ce n'est là que la reprise d'un fait divers célèbre perpétué en Australie au début du XX^e siècle, en 1917. Un crime qui défraya la chronique avec d'autant plus de force qu'il ne sera jamais élucidé.

« L'air irrespirable du bush australien »
par Jean-Pierre Han, 10 mai 2025

Réduire cette énigme policière à son anecdote serait tout simplement passer à côté de la réalité de l'œuvre d'Angus Cerini. J'ai dit la force des mots, des paroles, elles ne seraient rien ou en tout cas resteraient purement anecdotique, si elles s'en tenaient à cette simple trame. C'est bien ce qu'a saisi Jacques Vincey qui, à travers la forte présence physique de ses deux protagonistes, Harry et Rigall, autrement dit Vincent Winterhalter et Serge Hazanavicius, ne jouait pas une autre passionnante partition. Le dialogue ou jeu de ping-pong menant vers un seul point se transforme en une autre démarche, poétique sans doute, métaphysique certainement, mentale aussi sûrement, aux lisières de la folie qui est celle de notre condition humaine. C'est ce que donne à penser cette plongée abstraite dans l'espace scénographique conçu par le metteur en scène et Caty Olive. Un espace quasiment vide seulement habité par des éléments géométriques, éclairé de la même manière géométrique par des néons projetant des rais de lumière blanche : nous sommes à mille lieux d'une représentation réaliste qui aurait figuré la nature hostile du bush australien : nous sommes ici dans le *no man's land* de la vie dont le simple nom donné par l'auteur, *Wonnangatta*, nous dépayse dès l'abord. C'est dans cet univers particulier que Vincent Winterhalter et Serge Hazaviničius – un couple aux physiques antinomiques – se battent et se débattent avec une belle énergie, déplacés avec minutie par leur metteur en scène comme sur un plateau de jeu d'échecs. C'est simplement saisissant.

Photo : © Christophe Raynaud de Lage

Vincent Winterhalter



Photo Marie-Hélène Roux

Avec plus d'une cinquantaine de pièces à son actif, Vincent Winterhalter a joué dans de grosses productions du théâtre public sous la direction de Georges Lavaudant, Jacques Nichet, Jorge Lavelli, Gildas Bourdet, Hélène Vincent, Patrick Pineau, Jacques Vincey, Didier Bezace, Stuart Seide et Macha Makeïeff. En 2022, Olivier Brunhes le met en scène dans *Tout l'univers*. Il sera, à partir du lundi 12 mai, face à Serge Hazanavicius dans *Wonnangatta* d'Angus Cerini, la nouvelle création de Jacques Vincey présentée aux Plateaux Sauvages, à Paris.

Avez-vous le trac les soirs de première ?

Le trac, ce n'est pas clair pour moi... La première est une représentation unique, très particulière, parce que c'est un rendez-vous de longue date. Après, il y a la suite de l'exploitation, mais le projet se cristallise autour de ce jour-là. C'est le premier rendez-vous, le jour de livraison. C'est très émouvant. Comme me l'a dit l'un de mes fils, à 6 ans : « *Le trac, c'est quand on se dit que ça va bien se passer* ». J'aime bien cette idée du doute.

Comment passez-vous votre journée avant une première ?

Cela pourrait ressembler à la journée d'anniversaire d'un gamin qui sait que la fête est organisée le soir : attente, fébrilité, excitation.

Avez-vous des habitudes ou superstitions avant d'entrer en scène ?

Pas spécialement. Chaque aventure vient avec son lot de nouveaux rendez-vous ou nouvelles habitudes. Cependant, j'aime arriver assez tard, mais suffisamment tôt pour prendre le temps d'un café et d'une cigarette dans un bar proche du théâtre, histoire de casser la journée et de saluer ensuite tous mes camarades, avant de mettre mes habits de lumière.

Première fois où vous vous êtes dit : « Je veux faire ce métier » ?

Je suis fils d'acteur, un enfant de la balle, comme on dit. L'idée de faire ce métier n'était donc pas révolutionnaire. La question a été de m'assurer qu'elle était mienne et pas le fruit d'un héritage. J'ai eu la confirmation que j'étais sur *mon* chemin la première fois que j'ai passé une scène devant quelqu'un.

Premier bide ?

Un spectacle d'improvisation, à 22 ans. Nous étions plusieurs, mais il y avait un moment où j'étais seul en scène et devais inventer une aventure... Mon histoire était mal engagée. Têtu, j'ai décidé de continuer jusqu'à ce que ça prenne. Ça a été long, ça n'a jamais pris. Grand moment de solitude.

Premières larmes en tant que spectateur ?

De belles larmes lors du premier concert de piano de mes enfants.

Première mise à nu ?

Je crois que c'était au moment de la première récitation d'un poème ou d'une fable à l'école primaire.

Première fois sur scène avec une idole ?

J'ai tendance à idolâtrer mes camarades de jeu, alors c'est tous les soirs de représentation.

Première interview ?

C'est une bonne question. Il eût fallu la poser à feu ma grand-mère qui s'intéressait plus à mon parcours que moi.

Premier coup de cœur ?

Elle s'appelait Sandra, et j'avais 6 ans. Autrement, peut-être *Le Mahabharata*, mis en scène par Peter Brook aux Bouffes du Nord, dans un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître.

« Jacques Vincey met en scène « Wonnangatta » d'Angus Cerini, une mise en scène au cordeau et une interprétation de haut vol » par Catherine Robert, 13 mai 2025

Jacques Vincey met en scène « Wonnangatta » d'Angus Cerini, une mise en scène au cordeau et une interprétation de haut vol



LES PLATEAUX SAUVAGES / TEXTE D'ANGUS CERINI / MISE EN SCÈNE DE JACQUES VINCEY

Publié le 13 mai 2025 - N° 332

Très belle scénographie, mise en scène au cordeau, interprétation de haut vol : *Wonnangatta* offre un beau portrait masculin en diptyque au service d'un thriller aux allures de road trip métaphysique.

Cousins des personnages d'Hemingway ou de Faulkner, entre *angry young men*, pour le style simple et direct, et clowns beckettien, pour la quête absurde et la chevauchée vers le néant, Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter sont fichés en scène comme leurs personnages le sont dans la simplicité rustique de leur existence. Le colérique et le flegmatique, le clown blanc et l'auguste, l'audacieux et le froussard : les deux comédiens jouent avec souplesse et finesse ces deux figures que tout oppose mais que réunit l'enquête sur la mort de leur copain Jim, retrouvé enterré jusqu'au cou au bord de la rivière, la tête nettoyée par l'appétit des bêtes sauvages. Harry soupçonne Bamford, le valet de ferme qui s'est volatilisé, d'avoir fait le coup. Il entraîne Riggall dans sa traversée du bush australien, pour aller demander des comptes à l'assassin, et peut-être lui régler son compte, même si Riggall le trouillard fait tout pour retenir son impétueux compagnon.

A la vie, à la mort

La langue rude et sèche d'Angus Cerini, remarquablement traduite en français par Dominique Hollier, mêle dialogue et récit, et fait apparaître les paysages austères que traversent les deux justiciers. Caty Olive et Jacques Vincey ont imaginé une magnifique scénographie pour servir le propos, faisant naître, de manière extrêmement ingénieuse, les différents tableaux de cette enquête qui est un parcours initiatique autant qu'une recherche de l'ami perdu. Le chien de Jim, les œufs brouillés au lard qui grésillent dans la poêle, la cabane où se planque Bamford, les fourrés, les broussailles, la neige, le vent surgissent à mesure que le texte les nomme, par la puissance évocatrice du jeu que les deux comédiens maîtrisent en athlètes, et par le très beau travail de Caty Olive à la lumière et d'Alexandre Meyer à la musique. La mise en scène de Jacques Vincey, intelligente et précise, comme à son habitude, fait de chaque geste et de chaque déplacement une nécessité : rien de superflu, aucune afféterie, aucune coquetterie, aucune facilité dans le déroulement du drame qui se noue entre ces hommes dont le cœur commande à la tête et dont le corps manifeste les attermoissements de l'âme. Un spectacle beau et profond, servi par des comédiens inspirés et sidérants de justesse.

Catherine Robert

« Wonnangatta, le road movie mental de Jacques Vincey »
par Sarah Fournier, 14 mai 2025

Wonnangatta, le road movie mental de Jacques Vincey

En s'emparant de *Wonnangatta* de l'auteur australien **Angus Cerini**, traduit brillamment par **Dominique Hollier**, **Jacques Vincey** revisite un "cold case" retentissant et certainement le crime non élucidé le plus célèbre d'Australie. En 1918, le fermier Jim Barclay et son cuisinier Bamford disparaissent. Deux hommes, Harry et Riggall, se lancent dans une enquête à travers la montagne. À la croisée du road-movie et du thriller, leur périple charrie solitude, peur de la mort et violence latente.

Une langue rugueuse



© Christophe Raynaud de Lage

Dès l'entrée du public, les comédiens **Serge Hazanavicius** et **Vincent Winterhalter** attendent, figés sous un faisceau de lumière, comme prêts à dégainer le premier mot. Les répliques claquent, : hachées, elliptiques, tendues. L'écriture d'Angus Cerini supprime les pronoms, dépouille les phrases, impose une scansion sèche, presque martiale.

Une langue de paysans, aride et terrienne, où la narration s'entrelace aux dialogues. Jeu précis, présence habitée et terrienne, les comédiens endossent ainsi un double rôle, personnages et narrateurs. À l'unisson, ils traversent la pièce en équilibre sur ce fil tendu entre incarnation et distanciation. Une performance tout en maîtrise.

« Wonnangatta, le road movie mental de Jacques Vincey » par Sarah Fournier, 14 mai 2025

Personnages becketttiens

L'enquête devient rapidement un prétexte à introspection. La mort de Barclay confronte Harry et Riggall à leurs propres démons, ainsi qu'à la réalité âpre de la vie de fermier dans cette Australie du début du XXe siècle, où les moindres distances se comptent en centaine de kilomètres. L'un veut comprendre, l'autre fuir.

Dans ce duo, on devine des échos becketttiens. Dans ce western théâtral, le peureux fait face à l'obstiné, le clown mélancolique, bravache. L'ironie affleure, ultime rempart contre le vertige existentiel. Elle révèle une solitude immense, une perte de repères. Une humanité nue, livrée à l'inconnu. Ultime défense humaine, l'ironie est révélatrice de leur solitude et de la perte d'ancrage dans la réalité.

Australie mentale



© Christophe Raynaud de Lage

Le plateau, recouvert de carrés de mousse aux différentes nuances de gris, devient un terrain de jeu métaphorique. Tour à tour, les comédiens y creusent des tombes, s'y effondrent comme sous des gravats, y dessinent des reliefs. De cette matière informe, Jacques Vincey fait naître un paysage mental, mouvant, qui se réinvente à chaque scène où le spectateur y projette ses propres visions du désert, de la montagne et de l'abîme...

Les lumières tantôt zénithales, crues, tamisées ou légèrement stroboscopiques, renforcent les effets dramatiques de la mise en scène. Trois vagues de néons scandent la pièce comme autant de chapitres météorologiques. Du plein soleil à la nuit tombée, en passant par une terrible tempête de neige, ils accompagnent tout autant qu'ils soulignent la dérive psychologique des personnages. Le décor sombre se teinte peu à peu de verts inquiétants, comme dans un cauchemar de thriller rural.

Dans cette atmosphère brumeuse, une seule question reste suspendue : qui a tué Jim Barclay ? Mais peut-être n'est-ce pas la véritable énigme.

Sarah Fournier

[Visualiser l'article en ligne](#)

« Wonnangatta : l'invisible au cœur du bush »
par Frédéric Bonfils, 14 mai 2025



Wonnangatta : l'invisible au cœur du bush

Jacques Vincey sculpte le silence et la rudesse du monde dans une enquête aux allures d'odyssée intérieure

Un fait divers. Deux hommes. Une terre hostile. Et au milieu, des mots pour ne pas sombrer.

Avec *Wonnangatta*, Jacques Vincey transforme la langue rêche et musicale d'Angus Cerini en théâtre de chair et d'ombre. Un polar métaphysique et poétique, où chaque silence pèse plus lourd que les coups de feu.

Disparition dans les hauteurs

Tout commence par une absence. Celle de Jim, un ami que Harry visite chaque mois, et qui, cette fois, ne répond pas. Une inscription à la craie sur la porte : « *Serai là ce soir* ». Mais la nuit passe, puis les jours. Rien. Alors Harry revient, avec Riggall. Et ce qu'ils découvrent dépasse l'horreur : un corps enterré jusqu'au cou, la tête rongée par les bêtes sauvages. Jim est mort, et la nature a dévoré ce qu'il restait de lui.

Traque à ciel ouvert

De là, s'engage une chevauchée. Non pas spectaculaire, mais intérieure. Dans ce bush australien où les hommes sont des intrus, Harry et Riggall cherchent un coupable autant qu'un sens. Une traque, une fuite, un combat contre ce qui ne se dit pas.

La langue d'Angus Cerini, magnifiquement traduite par Dominique Hollier, est de celles qui résistent. Elle frotte, elle accroche. Elle parle peu, mais chaque mot sonne. Un parler taiseux, fait de souffle et de silence, où la rudesse se teinte de lyrisme, l'humour de désespoir. Un chant de poussière et de feu.

« Wonnangatta : l'invisible au cœur du bush » par Frédéric Bonfils, 14 mai 2025

Un duo sous tension

Sur scène, deux hommes seuls. Serge Hazanavicius, l'ardent, le colérique, et Vincent Winterhalter, plus doux, plus inquiet, forment un duo à la Beckett. Ils se soutiennent, se perdent, s'opposent et s'effacent dans la même nécessité : raconter. Car dans *Wonnangatta*, tout est narration, mais une narration vivante, tendue, performative. Ce n'est pas l'histoire qu'ils disent, c'est l'histoire qu'ils vivent — et qu'ils font advenir à mesure qu'ils parlent.

Une mise en scène brute et ciselée

Jacques Vincey l'a bien compris : inutile d'illustrer, il faut évoquer. Pas de réalisme. Juste des cubes, déplacés, empilés, révélés. Une matière brute pour un monde brut. La scénographie de Caty Olive, en collaboration avec Vincey, suggère davantage qu'elle ne montre. Lumières blafardes, néons suspendus, nappes sonores d'Alexandre Meyer... tout tremble autour des corps. Même la fumée devient personnage.

La nature absente ?

Et pourtant, malgré cette esthétique ciselée, la nature -omniprésente dans le texte - peine à apparaître pleinement. Là où les mots peignent des forêts, de la neige, des rivières, la scène, elle, reste abstraite. Peut-être est-ce un choix. Peut-être est-ce une limite. Car dans cette pièce, la nature n'est pas un décor : elle est l'adversaire, la menace, l'épreuve. Une troisième force qui broie les hommes autant que leurs certitudes.

Un grand théâtre de l'indicible

Mais *Wonnangatta* reste une réussite précieuse. Parce qu'il faut du courage pour mettre en scène ce texte difficile. Parce que les deux comédiens y sont admirables. Parce que la tension est là, constante, insidieuse. Et parce que cette pièce nous rappelle que le théâtre peut encore — et surtout — être un lieu de lenteur, d'écoute, d'immersion. Où le mystère importe plus que la réponse.

Alors non, *Wonnangatta* ne nous dit pas qui a tué Jim.

Mais il nous dit ce que ça coûte de chercher.

Il nous dit ce que ça fait, de parler dans le vide, d'avancer dans le brouillard, de tenir l'autre pour ne pas s'effondrer.

Et ça, c'est du grand théâtre. **Avis de Foudart FFF**

« «Wonnangatta», un beau récit théâtral venu d'Australie, entre le western et le thriller » par Armelle Héliot, 15 mai 2025

"Wonnangatta", un beau récit théâtral venu d'Australie, entre le western et le thriller



En Australie, le nom de Wonnangata renvoie à un fait divers jamais élucidé qui remonte à l'année 1917. Dans le texte, n'était une allusion furtive aux hommes qui meurent dans les tranchées, rien n'indique clairement une époque.
© Christophe Raynaud de Lage

Sur le plateau de la grande salle des Plateaux Sauvages, à Ménilmontant, à Paris, on devine les silhouettes de deux hommes, debout l'un à côté de l'autre, dans la pénombre. On ne les quittera pas, une heure trente durant, dans l'éprouvant voyage qu'ils entreprennent à la recherche d'un homme qu'ils soupçonnent d'avoir assassiné l'ami de l'un d'entre eux.

La construction de la pièce d'Angus Cerini est audacieuse, tout comme son écriture. Dominique Hollier a traduit *Wonnangatta*, du nom d'une contrée très reculée du bush. En Australie, le nom de Wonnangata renvoie à un fait divers jamais élucidé qui remonte à l'année 1917. Dans le texte, n'était une allusion furtive aux hommes qui meurent dans les tranchées, rien n'indique clairement une époque.

« Wonnangatta », un beau récit théâtral venu d’Australie, entre le western et le thriller » par Armelle Héliot, 15 mai 2025

Enterré dans le lit d’une rivière

L’argument de *Wonnangatta* paraît simple : Harry, incarné par Vincent Winterhalter, se rend une fois par mois chez son ami Barclay, éleveur de bétail dans une région montagneuse, très difficilement accessible. Il lui apporte son courrier. Un mois auparavant, déjà, il n’a pas pu voir Barclay. Il revient ce jour-là avec Riggall (Serge Hazanavicius), et découvre le cadavre de Barclay, enterré dans le lit d’une rivière. Persuadé qu’il a été tué par l’employé de ferme récemment engagé, Harry entraîne son camarade dans une longue aventure à cheval. Ils traversent des paysages splendides, plongés dans une nature merveilleuse ou effrayante, avec vent violent, tempête de neige, concert d’oiseaux mais hurlements de chiens sauvages, aussi.

Comment représenter cette épopée ? Jacques Vincey, l’un des grands metteurs en scène de notre époque, signe un spectacle d’une sévère sobriété. Mouvements des tubes de néon qui éclairent le sombre plateau, jeu de cubes qui transforment l’espace – une scénographie abstraite –, son, musique, tout ici excède les apparences : on croit à tout. Aux chevaux, aux paysages, au chien qui les accompagne.

On écoute ces deux hommes, leurs échanges, les descriptions, le style sec, tranchant et pourtant sensible, imagé de Cerini, si bien traduit par Dominique Hollier. Les interprètes, Serge Hazanavicius qui est celui qui a peur jusqu’à la déraison, et Vincent Winterhalter, celui que le désir de vengeance exalte jusqu’à la folie, sont remarquables. Comme deux musiciens profondément accordés. Une performance rare. Cela change de la médiocrité paresseuse du théâtre ces temps-ci...

WONNANGATTA, AUTOPSIE DE LA VIOLENCE ORDINAIRE



Wonnangatta, dans la mise en scène de Jacques Vincey © Christophe Raynaud de Lage

En créant "Wonnangatta", une pièce de l'Australien Angus Cerini, Jacques Vincey offre une saisissante évocation de la violence ordinaire. Créé aux Plateaux Sauvages, le spectacle imprime une prise de conscience.

Un vent de création souffle sur Les Plateaux Sauvages. Le théâtre municipal, avec *Wonnangatta*, n'a jamais aussi bien porté son nom. En choisissant de mettre en scène cette pièce d'Angus Cerini, Jacques Vincey fait découvrir un dramaturge australien méconnu en France et, avec lui, un registre singulier de la violence masculine. *Wonnangatta* dresse un portrait aussi effrayant que touchant de Harry dont l'ami Jim Barclay, un fermier d'une région montagneuse et isolée du bush australien, a disparu depuis un mois. Cette fois, il a convaincu Rigall de l'accompagner pour mener ses recherches, bien décidé à trouver Jimmy. Tous deux, face au public, vont alors exprimer cette quête, imprégnés du paysage qui les entoure, faisant entendre sans fard le bruit de leurs pensées, décrivant leurs faits et gestes, jusqu'à incarner Baron, le chien de l'ami disparu. Tour à tour inquiet, angoissé, triste, en colère, Harry (magnifique Vincent Winterhalter) dévoile la montée de la violence, celle guidée par la volonté coûte que coûte de vengeance quand le corps de Jimmy est découvert enfoui dans le sable d'une rivière, la tête dévorée par les chiens sauvages. Jusqu'à se convaincre d'un scénario, jusqu'à condamner un homme, se persuadant que c'est lui l'assassin de l'ami. Un scénario, alimenté par l'inquiétude, qui ne peut que mener au pire, à une déshumanisation, au sentiment d'une toute puissance. L'inquiétude se manifeste à travers les premiers dialogues entre les deux hommes, Rigall tentant en vain de calmer Harry qui développe sans contradiction possible le scénario de la vengeance. Si Rigall n'y adhère pas, il ne se confronte toutefois pas à la rage de son ami.

Les mots emplissent la scène, les paysages se dessinent, la fureur se répand, la violence épaissit le propos, laissant le spectateur témoin de la fabrique de la violence humaine. Les corps qui les portent nous convainquent qu'elle est à la portée de chacun... Une entreprise cathartique bien venu en ces temps où la violence trouve bien des chemins.

Wonnangata, d'Angus Cerini, mise en scène de Jacques Vincey, au théâtre des Plateaux Sauvages, à Paris



Sur une terre de poussière et d'os, deux survivants rôdent dans un monde dévasté, couvert de cendre, qui n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut, une terre sèche après le déluge. Jacques Vincey rend palpable un univers à part, ou rien n'est tranché, tout est suspendu, avec un travail sur la matière au sol, motif fort de la pièce, réceptacle d'un charnier putride. L'aire de jeu, une étroite bande circulaire, se modifie lentement tout au long de la pièce, dans un amoncellement de gravats et de bois sur une bande son déformée. Ça transpire l'aridité étouffante du bush, les eaux rances, la peur et la violence primaire sur un plateau de cubes, de vapeurs métalliques et de néons vintage où les hommes fouaillent la glaise comme des malades.

Sale histoire que celle de Jim Barclay, un éleveur d'une région montagneuse d'Australie, retrouvé mort par Harry, l'ami qui vient une fois par mois lui apporter son courrier et son camarade Riggall, dans la rivière à quelques centaines de mètres de la ferme, enterré jusqu'au cou, la tête dévorée par les chiens sauvages. Tous deux vont errer, un fusil à l'épaule, à la recherche du coupable. À travers tempêtes de sables, neige, chaleur poisseuse et décombres, les terreurs primitives glacent le sang et font ressurgir des ogres.

« Wonnangatta »
par Sylvie Boursier, 16 mai 2025

Il y a du Steinbeck et du Faulkner chez Angus Cerini, relevé de cette pointe lugubre propre aux grands écrivains de polars américains. Son écriture charnelle, puissante et nerveuse, par moment lyrique ou poétique, nous prend d'emblée aux entrailles pour nous amener très loin en **Wannangata** grâce à un duo de comédiens remarquables qui rappelle la paire contrastée de flics des films noirs, aux méthodes très différentes. Le premier, Harry, interprété par Vincent Winterhalter apparaît comme un brave type capable d'accès de violence, presque borderline, au phrasé rocailleux. D'où vient cette violence ? Par quels fantômes est-il hanté ? Son acolyte, joué par Serge Hazanavicius, aussi rond qu'Harry est anguleux, tranche par son côté lunaire. Les deux pantins s'agitent face au néant, pour dessiner un effroi qui va crescendo face à une recherche qui patauge, et à l'impossibilité de circonscrire la puissance indicible du mal. Les didascalies s'entrechoquent aux dialogues, une langue bancale, rugueuse, d'éleveurs, de bouseux des hautes terres.

La mise en scène abstraite, d'une précision chirurgicale, contient le mystère insondable, presque fantastique, de nuits noires et assassines sur une corde raide qui peut rompre à tout moment. Notre système de valeur s'ébranle, on attend quelque chose en vain. Chercher un coupable n'est finalement qu'un début. Ce à quoi nous assistons c'est à la métamorphose de deux ploucs en héros shakespeariens, une hydre à deux têtes qui hurle à la mort. Que reste-t-il de nous quand il n'y a plus rien d'autre que nous ? On sort étrillé. Bravo !

« « Wonnangatta » : Thriller, western, quête métaphysique, tout à la fois »
par Micheline Rousselet, 16 mai 2025

« Wonnangatta »

Thriller, western, quête métaphysique, tout à la fois



Créée à Sydney en 2020, cette pièce de l'auteur australien Angus Cerini reprend un crime non élucidé survenu au début du vingtième siècle en Australie. Harry, qui rend visite au fin fond du bush à son ami Jim Barclay chaque mois pour lui porter son courrier, a trouvé la maison vide, juste un mot sur la porte « serai là ce soir ». Depuis Jim n'a pas réapparu et son cuisinier Bamford a lui aussi disparu. Ne reste que le chien de Jim, Baron. Harry a fait appel à un ami Rigall, car « deux cerveaux valent mieux qu'un ». Après la découverte du crâne de Jim, tous deux vont partir à travers une nature sauvage et hostile à la recherche de Bamford qu'Harry soupçonne.

Un chien, deux chevaux et deux hommes, Harry l'inquiet qui veut comprendre et s'énerve facilement et Rigall le froussard qui abandonnerait volontiers la recherche. La parole passe de l'un à l'autre comme une balle de ping-pong, les répliques très courtes claquent comme le vent dans le bush. On alterne narration et description de la nature sauvage qui les entoure. Une langue parlée où les pronoms disparaissent, où les syllabes sont avalées et où les hypothèses tiennent en quelques mots.

Sur le plateau des blocs de mousse gris que les deux hommes retournent comme le lit de la rivière où l'on peut retrouver un corps, ou empilent comme les pentes qu'il faut escalader ou dégagent comme les broussailles qui barrent le chemin. Une lumière zénithale de néons froids qui finiront par s'effondrer comme renversés par la tempête, le bruit du pas des chevaux, les hurlements du vent, les mouches tournant autour d'un cadavre, les aboiements des chiens sauvages dans la nuit, tout cela plonge le spectateur dans une atmosphère inquiétante. Le metteur en scène Jacques Vincey a su aussi trouver deux acteurs suffisamment exceptionnels pour entrer dans cette langue, Vincent Winterhalter et Serge Hazanavicius. Semblant guider leur cheval, ils parlent, jurent, interrogent le chien que Vincent Winterhalter va jusqu'à imiter. Les répliques s'enchaînent au millimètre près, sans aucun temps mort, avec un rythme qui permet au spectateur de ne rien manquer de leurs échanges réduits à l'essentiel.

On pense à la sauvagerie du Cormac McCarthy de La route, au tragique de Faulkner mais aussi à l'absurde de Beckett. Que cherchent ces deux hommes mal assortis que leur quête rassemble ? Un cadavre et ce pourrait être un thriller, mais vu le bruit du pas des chevaux et la sauvagerie des paysages décrits ce pourrait être un western, à moins que ce ne soit une quête plus mystérieuse, une fuite devant la mort ? Envoûtant !

Micheline Rousselet

Jusqu'au 24 mai aux Plateaux Sauvages, 5 rue des Plâtrières, 75020 Paris – du lundi au vendredi à 19h, le samedi à 16h30 et 20h – Réservations : info@lesplateauxsauvages.fr (<mailto:info@lesplateauxsauvages.fr>) ou 01 83 75 55 70

Wonnangatta



Quand Jacques Vincey nous en « bush » un coin.

Bienvenue dans le bush australien et plus précisément à Wonnangatta, où la démographie est tout sauf galopante, au point que certaines années, la population se réduit à 0 âmes.

Nous sommes en 1917.

Jim Barclay, fermier de son état, est retrouvé mort par son ami Harry et son pote Rigall.

Jim a été enterré jusqu'au cou, sa tête s'étant trouvée dévorée par les chiens. Après avoir sans doute conclu qu'il ne s'était pas suicidé, les deux potes vont tenter de retrouver l'assassin. Ils lui doivent bien ça...

Voici en quelques mots l'argument de la dernière pièce de l'auteur australien Angus Cerini, créée à au Théâtre de Sidney en 2020 avec Wayne Blair et Hugo Weaving (le méchant des Matrix, notamment...)

Dans un thriller à la fois intime et l'auteur nous invite à entreprendre avec ses deux personnages une sorte de western- « road-play » dans les contrées sauvages de la grande île australe, là où la nature est seule maîtresse.

Autant l'écrire immédiatement, l'écriture de Cerini, traduite à la perfection par Dominique Hollier, cette écriture est âpre, sèche, avec des phrases courtes aux formules lapidaires, qui claquent au vent froid, rendant très bien la langue que parle les deux protagonistes de ce « buddie-play ».

Deux hommes confrontés à la dureté d'un pays pratiquement sauvage, deux copains fermiers ou coureurs des bois.

Deux types confrontés à un drame inacceptable, qui vont se servir de leurs mots pour lutter ensemble contre l'adversité.

Comment Harry et Rigall ne pourraient-ils pas nous faire penser à Vladimir et Estragon ? Beckett n'est jamais très loin.

Ici, ils n'attendent personne, leur Godot à eux est mort, mais leur quête d'un assassin sera une quête personnelle, une introspection à dos de cheval.

Ici, les grandes questions sont et resteront intimes et personnelles.

Le trouveront-ils seulement, ce meurtrier ?

Jacques Vincey a su éviter un immense piège. Celui de céder à la facilité de la représentation du monde naturel et hostile.

Rien n'aurait été plus facile d'aligner sur le plateau quelques arbres plus ou moins angoissants et menaçants, un peu de mousse plus ou moins en putréfaction.

Il aurait pu aussi utiliser d'immenses projections vidéo tendances, plus ou moins effrayantes et sur-exposées.

Et après ?

Quel intérêt pour nous autres, spectateurs ? Ici, la nature hostile, nous allons l'imaginer dès notre entrée dans la salle.

Les deux personnages nous attendent, immobiles, sous un néon. La scène est recouverte d'une sorte de tapis quadrillé.

Nous allons très vite comprendre que ce tapis est en réalité constitué d'une couche de petits cubes de mousse dure et noire, sur laquelle marcheront les comédiens. (J'ai pensé à la salle de l'épée de bois, avec tous ses petits morceaux de bois au sol...)

Ces cubes sont amovibles, et seront manipulés par les deux comédiens, créant ainsi des trous dans le plateau, pouvant également former des amoncellements ou des assemblages en hauteur.

C'est à nous de faire le boulot, de faire fonctionner notre imagination. On se souvient que dans *l'Alien* de Ridley Scott, c'est à nous d'imaginer le pire.

Le parti-pris est très judicieux, et sert parfaitement le propos général.

De plus, ce qui ne gâche rien, ceci confère une noire beauté un peu surréaliste et austère à l'entreprise artistique.

Au fur et à mesure que les personnages évoluent, le metteur en scène a également utilisé des rangées de néons qui descendent des cintres, un peu menaçants, se détachant parfois, participant eux aussi au sentiments de chaos sur un plateau chamboulé.

Les deux personnages sont interprétés par les excellents et irréprochables Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter.

Les deux comédiens incarnent ces deux hommes avec à la fois force et fragilité.
Nous sommes en permanence accrochés à leurs dires.
Les deux ont pris à bras le corps ce texte ardu qui résonne comme un véritable thriller métaphysique.

Les deux nous plongent en permanence dans l'incertitude déstabilisante.
Le suspens n'est pas tant de s'assurer qu'un certain Bamford est bien le coupable. Au fond, ce qui compte, c'est bien de suivre le questionnement fantasmatique de ces deux anti-héros, confrontés à une réalité qui les dépasse complètement.

Ne manquez pas ce spectacle, qui vous plonge dans un double voyage initiatique.
Un moment de théâtre intense et profond, maîtrisé de bout en bout.

« Wonnangatta » critique et interview par Marie-Laure Barbaud, 18 mai 2025

CRITIQUE WONNANGATTA

Mise en scène Jacques Vincey



© Christophe Raynaud de Lage

Aux Plateaux sauvages, *Wonnangatta*, la nouvelle création de Jacques Vincey, met en scène un face à face puissant au cœur d'une nature hostile. Soutenue par deux grands acteurs, Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter, l'écriture âpre et ardente d'Angus Cérini, traduite en français par Dominique Hollier, se déploie comme un souffle rugueux, à l'assaut d'une vérité qui n'existe pas.

LE SOUFFLE ÉPIQUE DE WONNANGATTA

La pièce *Wonnangatta* s'inspire d'un fait divers qui hante encore la mémoire collective australienne : un double meurtre jamais élucidé survenu en 1917, dans une région sauvage du bush, près de Victoria. Jim Barclay, éleveur isolé dans cette vallée difficile d'accès, est retrouvé mort par son ami Harry, venu comme chaque mois lui livrer du courrier. Accompagné de Riggall, un compagnon de route appelé à l'aide, Harry découvre le corps de Jim à moitié enseveli au bord d'une rivière, la tête rongée par les chiens errants. Il s'agit alors de trouver un coupable. Ce décor brutal et reculé devient le théâtre d'une enquête aussi étrange qu'angoissante.



© The Sunday Times



Photo via ABC Gippsland / East Gippsland Historical Society



Photo : Museums Victoria Collections

Wonnangatta, d'après une histoire vraie, du dramaturge australien, Angus Cerini restitue ce cold case avec une langue unique, à la fois rugueuse et poétique. La nature omniprésente, oppressante, y joue un rôle central. Le texte est entièrement porté par les voix des deux protagonistes. Le récit progresse ainsi au fil des dialogues, sans narration extérieure, comme un souffle haletant. Jacques Vincey insiste sur l'originalité de cette écriture « dans sa forme rêche, anguleuse, aux répliques très courtes. qui passe sans cesse d'un rapport au public, c'est-à-dire d'un mode de récit, à un mode dialogue, donc un mode dramatique. Celle-ci permet selon lui « d'exalter cette histoire de vengeance, de meurtre, et d'amitié. »

En effet, la dramaturgie naît des mots, des silences, des évocations du paysage. Plus qu'un décor, cette nature hostile devient une force dramatique en soi, qui façonne les personnages autant qu'elle les entrave. Collines, rivière, sable, buissons, arbres arrachés, vent, neige, sont autant d'épreuves semées sur la route des deux hommes en quête de vérité. Toute la richesse de la pièce réside dans une tension entre dépouillement et densité, entre le réalisme brut et une écriture profondément musicale.

UN CHAOS DE GRANIT

Dans *Wonnangatta*, il n'y a pas de certitudes, seulement des traces. Celles d'un homme disparu. Celles d'un autre qui cherche, et d'un second qui le suit sans trop savoir pourquoi. Surement par amitié. Il ne s'agit pas vraiment d'une enquête. C'est une marche, une errance, une tentative de comprendre quelque chose dans un paysage immense qui ne cesse de refermer les pistes. Les dialogues cherchent une prise dans un monde qui ne répond pas. Entre les deux personnages, la langue devient un feu qu'on alimente pour ne pas disparaître. Un feu fragile, vacillant, autour duquel ces deux hommes construisent leur humanité — ou ce qu'il en reste. Ils finissent, d'ailleurs, par hurler comme des chiens sauvages.

Le scénographie imaginée par *Caty Olive* et *Jacques Vincey*, est à l'image de cette perplexité qui gagne lentement l'esprit des protagonistes. *Vincent Winterhalter*, qui interprète Harry et *Serge Hazanavicius*, qui campe Rigall, se tiennent debout, immobiles, lorsque les spectateurs s'installent. Le plateau est plat, nu. Seul un tube de néon éclaire les comédiens. Puis, au fil de leur avancée, le sol se désagrège pour devenir « un chaos de granit ». Constitué de mille huit cinquante cubes de mousse polyéthylène dense, le plateau se métamorphose en un champ de ruines où toute certitude s'effondre.



© Christophe Raynaud de Lage

Le plateau démembré devient, selon l'expression de *Jacques Vincey*, un « terrain de jeu », dans tous les sens du terme. Les cubes, que manient les acteurs, sont autant d'éléments qui rappellent l'enfance. Ce morcellement constitue une trouvaille majeure. Il ouvre la voie à l'imaginaire. Devenu décor, il offre toute possibilité au jeu. C'est le sable bourbeux qu'Harry et Rigall extraient de la rivière pour dégager le corps de leur ami. Les cubes sont aussi les collines pentues sur lesquelles les pieds ripent, les broussailles qui entravent les pas, les montagnes qui rythment le paysage traversé, comme les pierres d'une cabane.

UN DUO À LA HAUTEUR DU TEXTE

Les lumières inspirantes de *Caty Olive* accompagnent la traversée houleuse des deux hommes et construisent les différents tableaux de leur épopée. Souvent crépusculaires, brumeuses, ou plus chatoyantes, elles oscillent du gris à l'orangé. Elles participent, comme la musique et la bande son (*Alexandre Meyer*) à faire exister la nature sauvage et menaçante. Le brouillard, le vent, le chant des oiseaux, le bourdonnement des mouches, ainsi que les hurlements des loups, tout concourt à donner une épaisseur à une nature partie prenante de l'aventure vécue.

Au coeur du plateau jonché de pavés disjoints et du monde chaotique qu'ils font vivre, les deux comédiens *Serge Hazanavicius* et *Vincent Winterhalter* impressionnent. Le texte millimétré d'*Angus Cérini*, traduit par *Dominique Hollier*, où chaque mot ou intonation, comme dans une partie de ping pong, répond à un autre, est d'une exigence rare. *Serge Hazanavicius* et *Vincent Winterhalter* relèvent le défi haut la main. A l'intensité de porter le texte et d'en restituer la poésie et la puissance, se mêle l'engagement physique.

« Wonnangatta » critique et interview par Marie-Laure Barbaud, 18 mai 2025

Wonnangatta commence dans un espace contraint, dans lequel les comédiens paraissent figés. Mais, très vite, l'enquête, la marche, la soif de vengeance, l'errance, leur chevauchée (non dénuée d'humour, mimée à la Monty Python), bouleversent ce qui était immobile. La confrontation avec les éléments prend une réalité concrète sur scène. Les cubes mouvants, instables, constituent, on le sent, un réel danger. Alors même que les acteurs les manipulent, les escaladent, rampent, ou s'arrachent de leur gangue grise. Cette grande présence au jeu installe avec force une belle complicité entre les deux comédiens.

”

Dans *Wonnangatta*, Jacques Vincey signe une mise en scène épurée et tendue, qui laisse toute sa place à la puissance du texte et au jeu des comédiens.

Les LM de M La Scène : LMMMMM

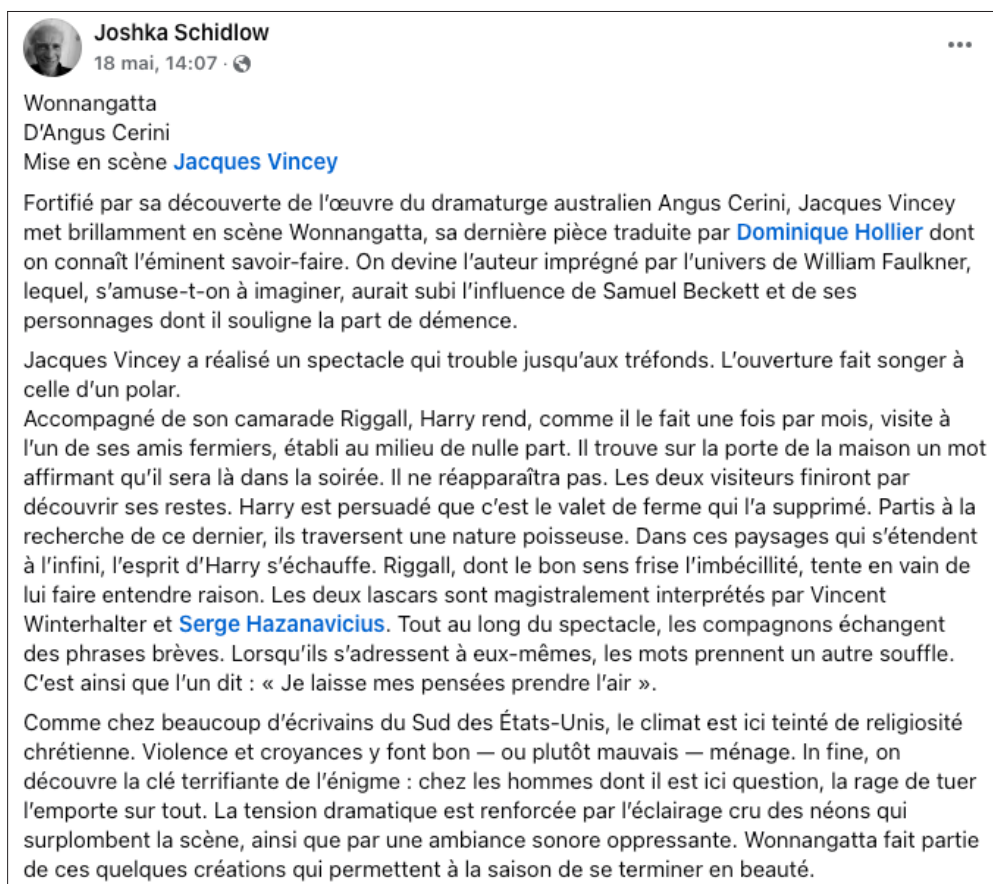
RENCONTRE AVEC JACQUES VINCEY, METTEUR EN SCÈNE DE WONNANGATTA



« Wonnangatta »
par Joshka Schidlow, 18 mai 2025



[Visualiser la publication en ligne](#)



[Visualiser la publication en ligne](#)

« Wonnangatta, un polar métaphysique ! »
par Mireille Davidovici, 19 mai 2025

Wonnangatta, un polar métaphysique !

Aux Plateaux sauvages (75), jusqu'au 24/05, **Jacques Vincey présente Wonnangatta**. La pièce de l'Australien Angus Cerini, aux allures de western absurde, offre un singulier terrain de jeu au duo Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter.



Après avoir découvert l'écriture d'Angus Cerini avec [L'Arbre à sang](#), mis en scène par Tommy Milliot en 2023, **Jacques Vincey, qui aime les auteurs contemporains et les défis, s'attelle à Wonnangatta**, l'épopée de deux hommes à la recherche d'un troisième, disparu, puis de son présumé meurtrier. À deux jours de cheval du bourg le plus proche, Harry est venu livrer son courrier à Jim Barclay, quand il rencontre Riggall. Les deux hommes trouvent la maison du fermier désertée, le lit défait, des vêtements épars et son chien, Baron, les yeux « brillants de faim et d'angoisse »... Suivant l'animal, ils tombent sur les restes de Jim, enterrés dans le lit de la rivière. **Le crime réclame justice**. Harry soupçonne Bramford, le valet de ferme, et embarque Riggall dans une dangereuse cavalcade à travers le bush australien, pour le débusquer.

« Wonnangatta, un polar métaphysique ! »
par Mireille Davidovici, 19 mai 2025



Ce sont des hommes de peu de mots qu'incarnent Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter.

Angus Cerini imbrique dans le dialogue des descriptions d'un paysage aussi rude que leurs paroles. Il faut aux comédiens une écoute constante l'un de l'autre, pour tenir le rythme de ces changements de régime narratifs : ils se donnent la réplique tout en décrivant, telles des didascalies, leurs faits et gestes, leur environnement. Ils évoquent aussi ciel, nuages, beauté des lieux traversés, embuches rencontrées... **L'écriture d'Angus Cerini, à la fois musicale et rêche, est rendue par la remarquable traduction de Dominique Hollier.** Cet étrange duo porte la violence d'un William Faulkner, et la poésie épique d'un Jim Harrison. La mise en scène, au fil du rasoir, établit une vraie complicité d'acteurs, un jeu physique sous tension permanente. Harry le leader entraîne Riggall, consentant malgré lui, dans une vaine aventure. Une histoire d'hommes brutaux. Une histoire d'amitié et de vengeance. **Pour Jacques Vincey, ce couple a quelque chose de Vladimir et Estragon dans *En attendant Godot*.** « Une histoire vraie », précise l'auteur en sous-titre.

« Wonnangatta, un polar métaphysique ! »
par Mireille Davidovici, 19 mai 2025



Pour le public australien, la pièce fait référence à un crime crapuleux non élucidé, qui défraya la chronique : en 1917, un fermier – Jim Barclay – est retrouvé mort dans une région montagneuse et isolée du bush, à Wonnangatta. **Transposé en France, ce scénario apparaît comme une quête de vérité et de justice, où l'on en vient à questionner l'essence même du mal et de la cruauté humaine**, dans une nature à la fois grandiose et hostile. Ces grands espaces auxquels se confrontent les deux protagonistes dans leur cavalcade ne sont figurés ici que par ce qu'ils en disent, à leur manière peu loquace. Se mêlent à leurs échanges lapidaires des descriptions imagées et de brèves considérations philosophiques. **La puissance d'évocation du texte suffit à faire naître devant nous scènes macabres, prairies, plaines**, montagnes infranchissables, tempête de neige, boue et brouillard... La bande son se charge des pépiements d'oiseaux, bourdonnement de mouches, hurlements des chiens sauvages, rugissement du vent, galops des chevaux.

« Wonnangatta, un polar métaphysique ! »
par Mireille Davidovici, 19 mai 2025

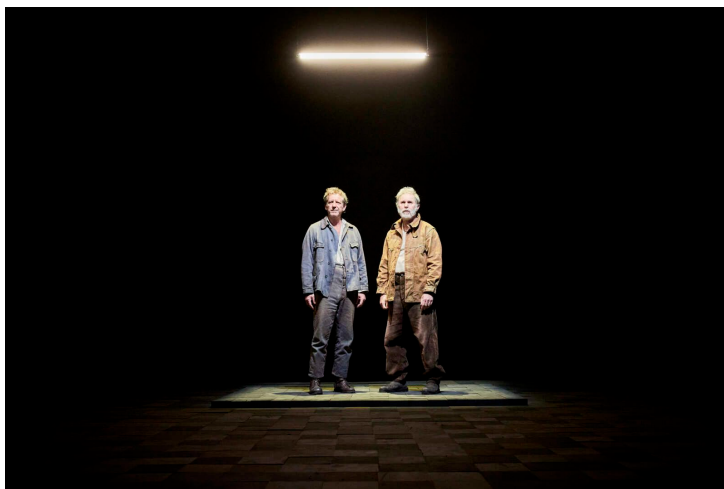


La scénographie, minimaliste, de Caty Olive tire la pièce vers l'abstraction. Sans cesse creusé par les interprètes, transformé en un chaos sinistre à l'instar de leur déshérence, le plateau vide et gris est éclairé par une série de tubes néons. Sous ces lumières glauques et blafardes, rampent des nappes de brouillard. **Le metteur en scène a choisi de privilégier la langue de l'auteur et de se focaliser sur ces deux cow-boys sortis d'un western métaphysique en noir et blanc**, à la Jim Jarmush. « Notre travail consiste à faire entendre la pièce sans parti-pris formel qui viendrait résoudre les questions multiples, le grand trouble dans lequel nous plongeant Harry et Riggall », confie Jacques Vincey. Merci à lui de nous faire découvrir Angus Cerini, auteur de nombreuses pièces souvent primées et montées hors d'Australie. **Mireille Davidovici**

Wonnangatta, Jacques Vincey : Jusqu'au 24/05, du lundi au vendredi à 19h, le samedi à 16h30 et 20h. [Les Plateaux Sauvages](#), 5 rue des Plâtrières, 75020 Paris (Tél. : 01.40.31.26.35).

« Wonnangatta. Un western policier métaphysique au cœur du bush australien. »
par Sarah Franck, 19 mai 2025

**Wonnangatta. Un western policier
métaphysique au cœur du bush australien.**



Vincent Winterhalter et Serge Hazavanicius. Phot. © Christophe Raynaud de Lage

Deux personnages errent à la recherche d'un troisième, disparu. Il n'en faut pas plus pour faire décoller cette quête vers des sommets insoupçonnés où réalité et fantasme, nature hostile mais magnifique et imaginaire forment une pelote indémêlable où la raison se trouve au bord de chavirer.

Pénombre. Deux personnages. Côte à côte sur une aire rectangulaire qui semble se détacher du plateau. Parlent. Phrases courtes. Langue banale. Pas châtiée. À peine verbes-compléments. Ou sujets. Au choix. Se donnent la réplique en canon. L'un commence, l'autre reprend et poursuit. Le premier reprend la suite et continue. Comme s'il fallait que la machine, pour fonctionner, ait besoin qu'aucun des deux ne fasse défaut. Liés, ligotés, enchaînés l'un à l'autre. Par le hasard. Se sont rencontrés. Parlent d'un troisième qui n'a laissé pour toute information que : « Serai là ce soir ». « Pareil que l'autre fois ? », dit l'un « Ça qu'y a écrit », ajoute l'autre. Dans le no man's land de l'absence de décor, les phrases, lapidaires, résonnent, assénées dans leur étrange étrangeté.



« Wonnangatta. Un western policier métaphysique au cœur du bush australien. » par Sarah Franck, 19 mai 2025

Un parfum de Midwest

Cela pourrait se passer n'importe où, pourvu qu'on y retrouve la nuit, le silence, la nature et l'isolement. Que les personnages feignent de se déplacer à cheval, suggérant l'immensité. Qu'ils soient perdus au milieu de nulle part. Ne leur manque que le chapeau de cow-boy pour qu'on s' imagine au fin fond d'une zone désertique, dans le Midwest ou au cœur des Rocheuses. C'est cependant en Australie, dans le bush, que se déroule l'« action ».

L'homme que ces deux personnages, réunis par le hasard de la rencontre, cherchent est à deux grosses journées de cheval de la « civilisation ». Il vit seul ou presque, avec pour toute compagnie un cuisinier valet de ferme. Dans un monde hostile, plein de chausse-trappes, où tout étranger n'est pas le bienvenu.



Phot. © Christophe Raynaud de Lage

Quand Harry cherche Jim et rencontre Riggall

Harry apportait le courrier lorsqu'il a vu le message de Jim Barclay sur la porte : « Serai là ce soir ». Mais cela fait un mois que le message est en place et Jim est introuvable. Il ne fait pas bon errer seul dans cette immensité brumeuse où le vent, la neige et le gel achèvent de distiller la peur du danger. Avec Riggall, qu'Harry a rencontré, ils seront deux pour se lancer à sa recherche dans cet univers hostile hanté par les chiens errants revenus à l'état sauvage.

Ils découvriront le cadavre de Jim, enterré jusqu'au cou, la tête dévorée par les animaux sauvages, avant de se lancer sur les traces de son meurtrier ou imaginé comme tel : le valet de ferme. Angoisse, colère et incertitudes se mêlent dans cette errance à la recherche du présumé coupable, dont la découverte ne permettra pas de lever le mystère de l'assassinat de Jim. Au flottement dans l'espace et le temps correspondra le mystère non résolu du meurtre.

« Wonnangatta. Un western policier métaphysique au cœur du bush australien. » par Sarah Franck, 19 mai 2025

Un fait divers devenu quête métaphysique

Cette histoire, Angus Cerini la tire d'un fait divers survenu en 1917, le crime non élucidé d'un fermier retrouvé mort dans une région montagneuse et isolée d'Australie, à Wonnangatta. À partir de là, il reconstruit l'histoire sans chercher à fournir la moindre solution à l'énigme.

Si Harry et Riggall se lancent, du moins au départ, dans une recherche physique des disparus et dans l'élucidation du premier crime, leur quête, qui les pousse aux limites de leur forces physiques et de leur équilibre mental, se mue progressivement en un voyage initiatique où chacun, à travers le regard de l'autre en même temps que du sien propre, se révèle à lui-même et, rendu à une forme de sauvagerie, retrouve un état brut de ses peurs et de son être enfoui.

Entre Faulkner, Beckett et McCarthy

Jim et Riggall sont, à leur manière, les Vladimir et Estragon d'*En attendant Godot*. Des êtres perdus qui se raccrochent à leur langage fragmentaire, à leurs monologues et leurs dialogues en miettes pour tenter de conjurer le vide. Opposés – l'un est anxieux et colérique, l'autre précautionneux, candide et froussard – mais complémentaires, ils traînent derrière eux les pièces d'un puzzle à composer dont ils n'ont pas les clés et qui se dérobe sans cesse.

Obsessionnels, ils vont et viennent dans leur parole, reprenant les mêmes mots, les mêmes phrases qu'ils modèlent et infléchissent dans la manière dont ils les expriment au fil du temps et au gré de leurs fantasmes, reconstruisant sans cesse la même histoire, mais chaque fois différente, reformant le puzzle à la manière d'un Faulkner. Si l'on ajoute l'atmosphère de violence latente et de sauvagerie qui baigne ce western qui n'en est pas vraiment un, on retrouve la veine d'un Cormack McCarthy, qui traîne ses personnages sans avenir, avec leurs peurs et leurs dérives, dans les paysages sauvages de l'Ouest.



Phot. © Christophe Raynaud de Lage

« Wonnangatta. Un western policier métaphysique au cœur du bush australien. » par Sarah Franck, 19 mai 2025

L'abstraction comme espace fantasmatique

Jacques Vincey dépouille la pièce de tout caractère de réalité. Tout juste quelques éléments sonores discrètement distillés se rattachent-ils à des bruits « réalistes », suggèrent-ils une ambiance, font-ils entendre des aboiements qui pourraient ressembler à ce que les ombres de la nuit déclenchent dans notre imaginaire et dans celui des personnages.

Le bush est devenu un espace abstrait dans lequel évoluent les personnages, éclairés par des néons qui flottent au-dessus de leurs têtes, sur un sol de blocs de mousse qui, déplacés, empilés, se métamorphosent en paysages, en terrains accidentés, incertains, pleins de pièges. La lumière se fera diffuse comme un bain cotonneux nappé de brume dans lequel évolueront des personnages, en fait quasi immobiles. Un temps suspendu où passent le jour et la nuit, dans une absence où ne demeure que la réalité des deux personnages qui nous font face.

Un travail d'acteur époustouflant pour une langue hors du commun

On mesure, en écoutant les acteurs, souvent debout face au public, dérouler ce dialogue de petits motifs enchaînés les uns aux autres, parfois sous la forme de la poursuite d'un discours commun composé de bribes qui s'enchevêtrent, parfois en monologues qui se chevauchent, chacun suivant son propre fil, la difficulté et l'art de faire théâtre. Ces variations infinitésimales qui vont et viennent, se renvoient les uns aux autres et se répondent comme dans une partition musicale, conjuguées au caractère elliptique des paroles prononcées par les personnages, qui disent autant dans les silences et les omissions que dans ce qu'elles expriment, exigent des acteurs une grande maîtrise et un art remarquables.

Loin des ajouts dont le théâtre se pare parfois aujourd'hui en empruntant aux projections ou à la vidéo, et aux relectures diverses proposées par la simultanéité des médias employés, cette conjugaison d'un texte exceptionnel et d'une interprétation qui en met en lumière toutes les inflexions font de *Wonnangatta* un spectacle de théâtre comme on en voit peu. On en retiendra l'exemplarité en même temps que l'impact qui font de ce texte un objet mémorable.



Phot. © Christophe Raynaud de Lage

« Wonnangatta : un road-movie âpre porté par deux magnifiques interprètes »
par Marie-Hélène Guérin, 20 mai 2025



Wonnangatta : un road-movie âpre porté par deux magnifiques interprètes

C'est un fait-divers réel qui nourrit le texte d'**Angus Cerini**, dont la percutante traduction de **Dominique Hollier** nous transmet la langue sèche et rocailleuse, la poésie abrupte et sauvage des descriptions de la nature, l'envoûtement des litanies, les ellipses qui compressent ou diluent le temps.

Wonnangatta aux sonorités lointaines est le nom d'une bourgade au fin fond du bush où s'est déroulé le crime non élucidé le plus célèbre d'Australie.

1917. Harry rend une visite chaque mois à son ami Jim Barclay, pour lui amener son courrier. Ce jour-là, Jim a laissé un mot « Serais là ce soir ». Le mois suivant, le mot est toujours là. Rien n'a bougé. Jim a disparu. Le garçon de ferme a disparu. Deux qui manquent, le compte est vite fait pour Harry, une victime, un coupable. Le chien de Jim mènera Harry et son comparse Riggall jusqu'au lit de la rivière, où affleure le crâne du cadavre de Jim, enterré jusqu'au cou. Harry et Riggall débutent alors un périple à la recherche du garçon de ferme.

Le fait-divers réel se mue en road-movie déréalisé, aux limites du fantastique, dans un espace abstrait créé par le metteur en scène **Jacques Vincey** lui-même et **Caty Olive**, qui signe aussi une création lumière qui fait elle-même décor.

« Wonnangatta : un road-movie âpre porté par deux magnifiques interprètes »
par Marie-Hélène Guérin, 20 mai 2025



Wonnangatta : un road-movie âpre porté par deux magnifiques interprètes

C'est un fait-divers réel qui nourrit le texte d'Angus Cerini, dont la percutante traduction de Dominique Hollier nous transmet la langue sèche et rocailleuse, la poésie abrupte et sauvage des descriptions de la nature, l'envoûtement des litanies, les ellipses qui compressent ou diluent le temps.

Wonnangatta aux sonorités lointaines est le nom d'une bourgade au fin fond du bush où s'est déroulé le crime non élucidé le plus célèbre d'Australie.

1917. Harry rend une visite chaque mois à son ami Jim Barclay, pour lui amener son courrier. Ce jour-là, Jim a laissé un mot « Serais là ce soir ». Le mois suivant, le mot est toujours là. Rien n'a bougé. Jim a disparu. Le garçon de ferme a disparu. Deux qui manquent, le compte est vite fait pour Harry, une victime, un coupable. Le chien de Jim mènera Harry et son comparse Riggall jusqu'au lit de la rivière, où affleure le crâne du cadavre de Jim, enterré jusqu'au cou. Harry et Riggall débutent alors un périple à la recherche du garçon de ferme.

Le fait-divers réel se mue en road-movie déréalisé, aux limites du fantastique, dans un espace abstrait créé par le metteur en scène Jacques Vincey lui-même et Caty Olive, qui signe aussi une création lumière qui fait elle-même décor.

« Wonnangatta : un road-movie âpre porté par deux magnifiques interprètes »
par Marie-Hélène Guérin, 20 mai 2025



Le chemin vers la cabane du garçon de ferme est long, tout est loin de tout dans le bush, les distances se comptent en heures, en jours de route à cheval, en errements et en divagations.

Vincent Winterhalter et Serge Hazanavicius vont parcourir ce trajet côte à côte, dans ce décor de briques anthracites – noir goudron, gris poussière – avec lesquelles ils creusent la berge de la rivière, montent des colonnes de pierre, bricolent des sièges, formant eux-mêmes le paysage au gré de leur avancée, et c'est une belle et intelligente idée que cela, ce paysage métamorphosé, modelé, par les voyageurs, par leurs besoins et leurs peurs. Le chaos gagne en même temps que la colère d'Harry gonfle, et que Riggall doute.

L'espace abstrait se charge de menus gestes concrets, on tient des rênes, on creuse une fosse, on tapote la tête d'un chien, on trébuche dans des broussailles, on renoue un lacet.

Dialogues et narration circulent de l'un à l'autre, d'une langue rustique mais heureusement d'un jeu sans pittoresque. Vincent Winterhalter et Serge Hazanavicius, fringues fatiguées aux couleurs éteintes, debout au milieu de la roche et du vent, offrent leurs corps solides et leurs voix râpées à Harry et Riggall – l'un tenu par la rage l'autre retenu par la peur, deux solitudes marchant à l'aveugle au bord d'un précipice.

« Wonnangatta : un road-movie âpre porté par deux magnifiques interprètes »
par Marie-Hélène Guérin, 20 mai 2025



D'une séduction aride, dans une remarquable économie de gestes et d'images, soutenu par une création sonore riche, pleine de textures musicales ou concrètes, se déploie ce road-movie âpre et brumeux. Le spectacle se dissout finalement dans l'irrésolu de l'enquête et le brouillard des hauts plateaux. Il en restera le charnel de la langue roulant comme cailloux au fond d'une rivière, et surtout une magnifique incarnation, dense, précise, des deux acteurs, « deux hommes à cheval et un chien debout tout au sommet de la terre, et de tous côtés l'univers qui se déploie ». Sobres et puissants.

Marie-Hélène Guérin

Critique

A Paris, «Wonnangatta» en bush un coin

Dans une énigmatique et belle pièce signée Angus Cerini, Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter jouent un fait divers des années 1910 dans le bush australien.



Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalte sur la scène des Plateaux sauvages. (Christophe Raynaud de Lage)

Mais qu'est-ce qu'il va bien inventer ? Le plateau sera-t-il recouvert d'une matière laquée et [chantilly](#) comme dans *Quartett* d'Heiner Müller crée il y a deux ans ? Sculpté de [glaçons fondants](#) tel l'hypnotique *Und* il y a dix ans, où des blocs cristallins fondaient goutte à goutte ou dégringolaient par bloc sur le corps de l'unique interprète, la cantatrice Natalie Dessay, qui faisait ses débuts de comédienne avec un texte pour le moins difficile ? Qu'est-ce que cet énigmatique *Wonnangatta* d'Angus Cerini, auteur australien encore peu défriché dans nos contrées ? Jacques Vincey, qui signe ou cosigne signe la plupart de ses scénographies, a le chic pour dénicher des textes encore inexplorés et transformer les différents lieux de représentation en malles à mille ressources, chausse-trape qu'on n'aurait pu imaginer.

Rien que le titre, donc, quatre syllabes qui désignent une bourgade dans le bush en Australie. En définitive peu importe quoi. Dramaturgie des grands espaces qui aurait pu être adaptée par Cimino ou Terrence Malick, se dit-on face aux deux acteurs, Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter, jambes arquées dans la posture iconique des cow-boys qui s'apprêtent à tirer. D'emblée, ils parlent avec les intonations des voix qui doublent les acteurs des vieux films de John Ford. Surprise : la scène est vide, comme tant d'autres plateaux aujourd'hui. Jacques Vincey, qui a quitté il y a deux ans la direction du théâtre Olympia, le centre dramatique national de Tours après dix ans inventifs et féconds, serait lui aussi obligé pour des raisons budgétaires de sacrifier à cette tendance lourde des plateaux français ? Pas tout à fait, s'apercevra-t-on au fil de la représentation, lorsque la scène si vide se révélera terre forée et bousculée comme les mots de Cerini, qui rocaille de la bouche d'un acteur à l'autre.

Gémellité amicale

Tout part d'un fait divers, qu'on nous promet très connu en Australie, mais qui a pu lui aussi être inventé. En 1917, un fermier est retrouvé mort dans cette région montagneuse et désertique. Les deux amis qui le retrouvent se promettent de résoudre l'énigme de ce décès qu'ils supposent criminel. Mais ils découvrent que l'homme qu'ils soupçonnent a lui aussi été tué. Dès lors, leur gémellité amicale cimentée par le projet commun et salvateur mute en guerre existentielle entre celui qui ne peut supporter la mort sans coupable et celui que l'obsession folle d'un criminel à tout prix étreint d'angoisse. La langue est âpre et répétitive comme une musique ou l'écho. Deux corps, une seule voix en dépit des différences. La pluie, les pas, le bruit des feuilles, et des cailloux : une densité sonore envahit l'espace, qui fait surgir la langue d'Angus Cerini dans sa matérialité. On sort du théâtre comme on émerge d'un long voyage ou d'une grotte.

Jusqu'au 24 mai aux Plateaux sauvages. Tournée en cours d'élaboration.

« Les spectacles à voir en ce moment : «Une ombre vorace» de Mariano Pensotti, une «Nina Simone» de David Lescot et «Wonnangatta» de Jacques Vincey », 21 mai 2025

Théâtre et danse

Les spectacles à voir en ce moment : «Une ombre vorace» de Mariano Pensotti, une «Nina Simone» de David Lescot et «Wonnangatta» de Jacques Vincey

«Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à voir, à Paris ou en régions. A voir aussi : «Une Mouette» d'Elsa Granat et «l'Hôtel du libre-échange» de Stanislas Nordey.



«Wonnangatta» et «Portrait de Ludmilla en Nina Simone». (Christophe Raynaud de Lage ; Camille Farrah-Lenain/Libération)

«Wonnangatta» de Jacques Vincey

Jacques Vincey a le chic pour dénicher des textes encore inexplorés et transformer les différents lieux de représentation en malles à mille ressources, chausse trappe qu'on n'aurait pu imaginer. [Il met ici en scène Wonnangatta d'Angus Cerini](#), auteur australien encore peu défriché dans nos contrées. Un fait divers raconté dans une langue âpre.

Les Plateaux Sauvages, à Paris, du 12 au 24 mai.

« *Wonnangatta* de Angus Cerini, traduction de Dominique Hollier, mise en scène de Jacques Vincey, aux Plateaux Sauvages. » par Véronique Hotte, 21 mai 2025

Wonnangatta de Angus Cerini, traduction de Dominique Hollier, mise en scène de Jacques Vincey, aux Plateaux Sauvages.



Crédit photo: Christophe Raynaud de Lage.

Wonnangatta de **Angus Cerini**, traduction de **Dominique Hollier**, mise en scène de **Jacques Vincey**, avec **Serge Hazavanicius** et **Vincent Winterhalter**, collaboration artistique **Céline Gaudier**, scénographie **Caty Olive** et **Jacques Vincey**, lumière **Caty Olive**, musique **Alexandre Meyer**, costumes **Anaïs Romand**, regard chorégraphique **Stefany Ganachaud**.

Le narrateur de *Wonnangatta* de l'auteur australien Angus Cerini, livre un récit généreux à l'écoute de l'étrangeté mystérieuse d'une nature-reine dans un bush isolé – vaste espace inquiétant qui laisse place à l'humour: « *Le soleil se perce un passage à travers les nuées de moucheron, on se fraye un chemin entre les roseaux pour aller sur la berge.* »

Soit la reprise d'un crime non élucidé en Australie à travers western, thriller, poème épique et voyage initiatique. *Wonnangatta* confronte deux êtres à ce qui les dépasse, la vie et la nature toute puissante – théâtre de lutte désespérée contre la mort, barbarie et néant.

En 1917, le fermier Jim Barclay est retrouvé mort dans une région montagneuse et isolée du bush, à Wonnangatta. Harry, l'ami qui lui rend visite chaque mois pour lui apporter son courrier, et son copain Riggall découvrent le cadavre de Jim dans la rivière à quelques centaines de mètres de la ferme, enterré jusqu'au cou, la tête dévorée par les chiens sauvages. Ensemble et en vain, ils tenteront de résoudre le mystère de la disparition.

« *Wonnangatta* de Angus Cerini, traduction de Dominique Hollier, mise en scène de Jacques Vincey, aux Plateaux Sauvages. » par Véronique Hotte, 21 mai 2025

S'impose le western d'une aventure dans laquelle sont en lice deux cowboys un peu abîmés, au quotidien fruste et viril, dans une soumission entière de l'existence à la prééminence de la nature, forcenée et maîtresse, qui instille à la solitude l'expérience unique d'être au monde. Frottement avec la rusticité d'un climat improbable et capricieux où les éléments dévastateurs dominant – bourrasques venteuses, pluies déversées, neige opaque silencieuse et brume, prairies et rivières à peine plus gaies, forêts hostiles que menacent les bêtes tapies et resurgissant la nuit, ainsi des meutes de chiens errants.

La vie ne va pas de soi, elle a encore moins le goût de la douceur dans cet affrontement permanent de chacun face à son paysage environnant qui le cerne tel un captif, ne le protège ni le rassure. Ne reste au vivant que son semblable – frère ami ou frère ennemi. Il y aurait un peu de *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès, si ce n'est que dans la pièce d'Angus Cerni, les deux protagonistes ressemblent davantage à des braves types qu'à des dealers ou philosophes et fins marionnettistes – bel usage efficace d'une parole sommaire, performative et répétitive, livrant des fulgurances ça et là.

Les deux lascars sont des taiseux bavards – répliques sèches, phrases implicites – qui ne vivent qu'en parlant et se répondent pourtant : deux consciences en une qui éprouvent un apprentissage existentiel âcre et inhumain. L'un est à la recherche d'un ami qui ne donne plus signe de vie, et l'autre l'accompagne dans ses pérégrinations. L'un est déterminé, l'autre pas, face à la découverte d'un meurtre puis d'un second: on est peu de chose.

Corps enseveli à la tête arrachée sur le banc d'une rivière – crâne nettoyé par des bêtes voraces – et ensuite corps enseveli sous un tas de bois, bottes au milieu des dépouilles.

« Quelque chose de l'enfer ce que les hommes peuvent faire les uns aux autres Harry », dit Riggall, puisque le présumé coupable – valet de ferme de l'ami disparu – est victime lui aussi, tel le premier cadavre: on ne sait pas et on ne saura jamais le nom du coupable.

Un spectacle dépayçant de l'art soigné de Jacques Vincey, donnant à écouter ce que tous se disent, humbles serviteurs du métier de vivre, dans les bruits étouffés de la nuit – cris de bêtes, chants d'oiseaux, vents qui hurlent – et des lumières qui joignent la terre au ciel.

Serge Hazavanicius et Vincent Winterhalter foulent un plateau rude dont le sol composé de cubes sombres et mous signifient la difficulté à parcourir une telle aire – défaits et désarticulés d'abord du plateau, ils sont réajustés par les acteurs plus tard. Le premier, modeste et bonhomme prudent, apporte raison et sagesse à son partenaire passionné tandis que celui-ci évalue, suppose, envisage les probabilités avant de se laisser aller...

Véronique Hotte

Théâtre : Wonnangatta, d'Angus Cerini, vu par ANDRÉ ROBERT

Wonnangatta, d'Angus Cerini, vu aux Plateaux Sauvages (5 rue des Plâtrières, Paris 20e) le 22 mai 2025.

La puissance évocatrice du théâtre est à nulle autre pareille lorsqu'une mise en scène des plus créative comme celle de Jacques Vincey (cie Les Sirènes) se fonde sur un récit dramaturgique aussi fort que celui de l'auteur australien Angus Cerini et une interprétation magistrale de deux comédiens, Serge Hazanavicius et Vincent Winterhalter. A la lisière de Faulkner, Beckett, ou O'Casey, le texte de Cerini, auteur récompensé par de nombreux prix, remarquablement traduit (Dominique Hollier) pourrait être dit 'initiatique', n'était l'âge avancé des deux protagonistes, Harry et Rigall, formant un couple de théâtre promis à la postérité.

Sur le plateau d'abord nu, au seuil de sa maison située dans le bush australien et simplement évoquée par les mots (comme tout l'ensemble de ce premier moment), les deux hommes découvrent le cadavre de leur ami Jim Barclay, apparemment assassiné de manière atroce (la scène se passe au tout début du 20e siècle). Soupçonnant immédiatement Bamford, employé récemment engagé par le fermier, les voilà qui se mettent en quête (c'est bien tout le sens de la pièce) de retrouver le meurtrier et de lui faire subir le sort qu'il est censé avoir réservé à leur ami. La pièce, sa mise en scène et sa scénographie, son bruitage et son éclairage remarquables (Alexandre Meyer et Caty Olive) nous valent alors de suivre avec inquiétude la longue chevauchée des deux hommes (deux caractères le plus souvent opposés) dans une nature primitive particulièrement hostile, dont l'agressivité est suggérée par des centaines de cubes noirs déplacés, disposés, affrontés (pierres, ronces, fougères lacérantes, pentes vertigineuses) et où la vie humaine est en jeu, particulièrement quand se lèvent brouillard et tempête. Le spectateur est littéralement embarqué, enveloppé dans l'aventure et le dialogue (profond par-delà la banalité, quelquefois très drôle) des deux hommes, débouchant en fin de compte sur de nouvelles interrogations plutôt que sur la solution de l'énigme du meurtre initial (Bamford étant lui-même mort). Une expérience théâtrale de grande portée, dont tous les contributeurs autour de Jacques Vincey sont à féliciter, et dont il est à souhaiter qu'elle trouve un écho mérité dans ses tournées à venir.

RECHERCHE SUR DEUX MORTS INEXPLIQUÉES

Jacques Vincey, après dix ans de bons et loyaux services artistiques à la direction du Théâtre Olympia – Centre dramatique national de Tours – reprend la tête de sa Cie Sirènes, fondée en 1995. Il vient de monter *Wonnangatta*, de l'australien Angus Cerini. C'est la seconde fois, après la mise en scène, par Tommy Milliot, de *l'Arbre à sang* en 2023, que cet auteur, apprécié en son pays, dans la sphère anglo-saxonne et jusqu'en Allemagne et Hong Kong, est vu en France. On s'en félicite. Il amène un souffle fort, au fil d'une écriture dramatique sans merci, d'un élan vif et rude, rendue à la perfection par les traductions de Dominique Hollier. Deux hommes, après la découverte du cadavre d'un ami de l'un, se lancent dans l'immensité du *bush* australien, à la recherche du tueur supposé, dont ils découvriront à la fin la dépouille. Qui a commis ces assassinats ? On ne le saura pas. L'énigme demeure. C'est à ce prix que l'œuvre affirme sa puissance d'évocation.

Il n'est rien de pittoresque sur cette scène baignée de pénombre. La lumière, d'entre chien et loup, est due à Cathy Olive, qui signe avec Vincey une scénographie de la plus louable austérité. Il y a en l'air des tubes de néon. Le sol est constitué d'une matière noire, d'où l'on exhume des blocs, censés recouvrir le corps des morts... L'essentiel est dans la quête vaine et têtue des deux protagonistes, que Vincent Winterhalter et Serge Hazanavicius incarnent avec maestria. L'un s'avance très volontaire, tandis que l'autre, timoré, regimbe devant l'effort, ensemble déployant, par la voix et le geste, les ressources rugueuses de leurs contradictions.

C'est joué de plain-pied, les yeux face au public, pris à témoin d'une mission biblique impossible. La langue est rude, expressive dans le désarroi et le désaccord. S'y infiltre une veine d'humour feutré.

« Recherche sur deux morts inexpliquées »
par Jean-Pierre Léonardini, 25 mai 2025

Angus Cerini révère Beckett. L'originalité du texte consiste en la description que les deux hommes, par à-coups, consacrent à la nature sauvage : chevaux en fuite, chiens errants, vents, tempêtes de sable, pluie battante, bref la terre d'un pays qui n'a jamais fait de cadeau. Le bien-fondé flagrant de la mise en scène est à voir dans le caractère poétique concret du texte, si intelligemment mis en évidence dans le jeu, en regard d'un cadre formel visant à l'abstraction. Jacques Vincey ouvre grand la porte à un écrivain de théâtre qui gagne à être connu, porteur d'un univers métaphysique rare sous nos climats.

La création de *Wonnangata* a eu lieu du 12 au 24 mai aux Plateaux sauvages, Paris 20e. Le calendrier de la tournée, en gestation, s'avère d'ores et déjà chargé.

OLIVIER SAKSIK **ELEKTRONLIBRE**

Olivier Saksik

relations presse & relations extérieures
olivier@elektronlibre.net

Sophie Alavi

chargée des relations presse
sophie@elektronlibre.net

Mathilde Desrousseaux

chargée de communication
mathilde@elektronlibre.net

Photos © Christophe Raynaud de Lage